

N'était-il pas suffisamment récompensé par le plaisir qu'il éprouvait d'être agréable à son ami, son futur beau-frère ?

Tenant à faire croire à son beau désintéressement, il se gardait bien de dire à de Mégrigny qu'il ne voulait rien recevoir de lui, il savait se faire payer autrement et grassement les services qu'il lui rendait.

Il ne concluait pas un marché au nom de son mandant sans que le pot-de-vin jouât son rôle ; et ils étaient gros les pots-de-vin qu'il exigeait.

Il ne disait pas non plus à Ludovic que, ayant maintenant les cartes en horreur, bien qu'il eût toujours la passion du jeu, il se proposait d'agioter à la bourse avec ses valeurs mobilières, qui ne pouvaient pas rester ainsi immobilisées à la Banque de France. Enfin, il ne disait pas qu'il avait déjà retiré de la banque deux millions, lesquels étaient chez plusieurs agents de change pour être employés en reports, ce qui donnerait à chaque liquidation de quinzaine de jolis bénéfices qu'il empocherait pour son compte, et, bien entendu, sans en souffler mot.

C'était ainsi que le baron comprenait les affaires ; voilà comment il entendait se procurer des ressources.

—Après tout, se disait-il, je ne cause aucun dommage à Ludovic, puisqu'il touchera quand même et intégralement le revenu de son capital.

Les opérations de reports chez les agents de change marchaient bien. Le baron faisait travailler l'argent de son ami, n'avait il pas raison.

—Parbleu, oui, j'ai raison, se disait de Simiane après chaque liquidation, en sortant des agences les poches pleines.

C'était le produit des reports qui entretenait sa maison et lui permettait de faire encore bonne figure.

Et comme il était devenu économe ou, plutôt, comme il fuyait les plaisirs coûteux et ne s'approchait plus des tapis verts, l'argent, avons-nous dit, ne lui manquait pas.

Il se remettait à payer ses anciennes dettes, les plus gênantes, surtout, dont il tenait à se débarrasser.

Dès qu'un créancier criait un peu fort, montrait les dents, il le bâillonnait avec des billets de mille.

Blanche était sortie du couvent, et depuis six semaines qu'elle était avec son frère dans la vieille et vaste demeure des Simiano, elle était encore tout étourdie de sa nouvelle existence qui, cependant, n'avait rien de bien gai.

—Elle ne voyait guère le baron qu'aux heures des repas ; il était toujours si occupé ! A l'exception de M. de Mégrigny qui venait chaque jour, régulièrement, passer une heure auprès de Blanche, le silence du vieil hôtel n'était point troublé par les visiteurs.

Ce n'était plus la monotonie du pensionnat, mais c'en était une autre.

Si, au couvent, Blanche s'était sentie trop à l'étroit, elle aurait pu trouver, maintenant, qu'elle avait trop d'espace dans ce vieil hôtel où elle était si souvent seule et pour ainsi dire complètement livrée à elle-même.

Mais, à dix-sept ans, une jeune fille se laisse prendre difficilement par l'ennui ; Blanche savait se créer des distractions : elle lisait, dessinait, jouait du piano. Et puis ses pensées peuplaient sa solitude ; c'est avec elles qu'elle s'entretenait. Ses pensées, n'était-ce pas tout un monde ?

Dans un des journaux que recevait le baron, elle avait lu un jour un article signé Henri de Bierle ; depuis elle lisait assidûment le journal où tous les trois ou quatre jours elle retrouvait le nom de celui qu'elle aimait. Elle avait acheté le volume des poésies de son cher poète, *Les Frileuses*. En une journée elle l'avait dévoré ; mais elle le relisait sans cesse, elle le savait par cœur ; sur plus d'une page elle avait laissé tomber des larmes.

Oh ! non, elle ne s'ennuyait pas.

Et cependant, souvent attristée, elle se disait :

—S'il est à Paris, il doit savoir que j'ai quitté le pensionnat, que je suis ici ; pourquoi ne vient-il pas ?

Qu'il vînt chez M. de Simiane, elle aurait trouvé cela tout

simple, tout naturel, dans son ignorance des choses de la vie, des usages du monde.

Il est vrai qu'un jour qu'elle avait à la main *Les Frileuses*, son frère lui avait dit :

—Je connais M. Henri de Bierle !

Mais ses tristesses n'étaient que passagères. Patiemment elle attendait, bien sûr qu'il pensait à elle comme elle pensait à lui et, qu'elle le reverrait.

Le baron n'avait pas condamné sa sœur à vivre comme une recluse ; elle avait une voiture à ses ordres et pouvait sortir aussi souvent qu'elle le désirait.

On la voyait sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans les avenues du bois de Boulogne.

Elle ne remarquait point que sa grande jeunesse et sa beauté attireraient l'attention et qu'elle était beaucoup regardée. Elle pensait à Henri et parmi les nombreux promeneurs qui passaient sous ses yeux, c'était Henri qui son regard cherchait, croyant toujours qu'elle allait l'apercevoir.

Le dimanche, presque toujours, elle sortait accompagnée de son frère et de M. de Mégrigny, qui lui faisait assidûment sa cour, mais en se tenant extrêmement réservé, pour se conformer aux recommandations sans cesse renouvelées du baron, qui disait toujours :

—Tout va bien, mais prenons garde de l'effaroucher, ne brusquons pas les choses.

Blanche traitait Ludovic en ami, d'abord parce qu'il était l'ami de son frère, ensuite parce qu'il avait pour elle toutes sortes de prévenances, mille attentions délicates et charmantes, puis encore et surtout parce qu'elle sentait en lui la bonté et que chaque jour elle lui trouvait de nouvelles qualités.

Elle mettait sur le compte d'une bonne et sincère amitié, d'une affection quasi paternelle, les petits soins dont Ludovic l'entourait, son empressement auprès d'elle, sa sollicitude pleine de tendresse.

Elle le voyait si laid et le croyait si vieux qu'elle était à cent lieues de soupçonner ses véritables intentions.

De Mégrigny, la voyant si aimable avec lui, si sensible à ses attentions, était convaincu, ce qui était vrai, qu'il ne lui déplaisait point, et il caressait l'espoir qu'il n'avait plus beaucoup à faire pour être aimé.

—Permetts-moi de sortir enfin de cette réserve que tu m'imposes, disait-il à de Simiane ; c'est un véritable supplice que tu me fais subir. Oh ! être forcé de les retenir toujours, ces brûlantes paroles d'amour qui montent de mon cœur à mes lèvres ! Roul, laisse-moi lui faire connaître toutes mes pensées, permetts-moi de lui dire que je ne vis plus que pour elle, que je l'adore !

—Non, pas encore, répondait de Simiane, plus tard, ne soy pas si pressé.

Mais de Mégrigny avait hâte de voir se réaliser ses projets. Il aimait la jeune fille platoniquement, de cœur et d'esprit ; les sens ne sont pour rien dans l'amour platonique. Mais il s'était persuadé que, en raison de l'influence que Blanche exerçait sur lui, il recouvrerait la santé dès qu'elle serait sa femme. Il l'avait déjà dit, il voulait sa résurrection.

Opiniâtrément, avec cette tenacité du vieillard et qui est particulière à certains malades, il revenait à la charge.

Toujours même réponse du baron :

—Non, pas encore.

C'est que de Simiane ne se berçait pas des mêmes illusions que Ludovic ; il savait que Blanche ne consentirait pas facilement à épouser de Mégrigny ; que, probablement, il lui faudrait recourir à la violence. Or, pour des raisons à lui, il ne voulait pas, avant quelques mois, entrer en lutte avec sa sœur.

Et comme de Mégrigny insistait, lui demandant de fixer au moins une époque, il lui dit :

—Nous allons bientôt quitter Paris tous les trois, nous irons passer la saison d'été au bord de la mer. Pendant ce temps, une armée d'ouvriers travaillera dans ton hôtel et, à notre retour, il sera prêt à te recevoir. Tout de suite après ton installation nous parlerons sérieusement du mariage.